

OBSERVATIONS prononcées à la suite de la communication de Bertrand Saint-Sernin (séance du lundi 9 mai 2011)

Bernard d'Espagnat: Vous avez rappelé que des réalistes se réclament de Platon, ce qui implique l'idée que le réel est accessible à l'homme, étant entendu que, selon Platon, le réel n'est pas dans les choses car celles-ci ne sont que des apparences. Le réel est dans les idées et, en particulier, dans les mathématiques.

Or, il me semble que parmi les idées il existe chez Platon une sorte de super-idée; c'est celle de l'Un, identifiée au Bien. Le Bien que toute âme recherche, dont elle fait la fin de tous ses actes comme le dit Socrate dans *La République*, mais en précisant: sans pouvoir atteindre à la certitude et définir au juste ce qu'il est. Et Socrate ajoute que, quant à lui, expliquer ce qu'est le Bien dépasse ses forces.

Tout cela semble indiquer que, pour Platon, accéder à la connaissance discursive du réel dépasse les possibilités de notre intelligence puisque nous ne pouvons atteindre au Un. Cela n'incite-t-il pas à distinguer deux interprétations du platonisme: celle selon laquelle, comme Penrose paraît le penser, la physique mathématique décrit le réel et celle qui considère ce passage de *La République* comme fondamental et en infère que sans doute les mathématiques sont l'outil qui nous permet d'aller le plus loin possible dans l'approche du réel, sans toutefois nous en livrer l'accès véritable ?

Réponses: Dans le *Timée*, Platon insiste constamment sur l'idée que si notre connaissance n'est pas lestée d'expérience adéquate, elle reste dans le vide. Même la connaissance des entités mathématiques, qui éclairerait peut-être la réalité, est tributaire de l'expérience. C'est particulièrement vrai des différents états de la matière. Ne trouve-t-on pas des milliers de substances différentes dont on ne sait ni comment elles se produisent ni comment elles se transforment parce que nous n'avons aucun moyen d'expérimenter ces transformations.

De la même façon, en politique, à la fin des *Lois*, Platon dit que l'âme de celui qui dirige la cité se trouve dans le navire avec l'équipage, c'est-à-dire que la raison du politique est toujours inscrite dans la réalité. Je ne crois pas que Platon établisse une quelconque scission entre les idées et la réalité.

*
* *

Bernard Bourgeois : Vous avez souligné la conviction de Platon de l'unité du discours philosophique, conjuguant l'affirmation de la connaissance mathématique, de la connaissance physique ou cosmologique et de la connaissance anthropologique. La différence entre la nature physique et la nature humaine est toutefois moins importante que la différence entre ce bloc biface du réel et la pensée mathématique.

Vous avez-vous-même évoqué l'oscillation possible entre un fondement de la connaissance réelle, cosmologique et anthropologique, fondement qui serait constitué par les mathématiques, et un autre fondement qui serait constitué par la théorie des idées et par la dialectique. Il y aurait d'un côté un fondement qui consiste

dans les symboles mathématiques et de l'autre un fondement qui consiste dans les concepts et dans le sens philosophique.

Platon a eu en la personne de Leibniz un grand successeur qui fut, dans tous les domaines, le réconciliateur absolu. *Dum Deus calculat et cogitationem exercet, fit mundus*, en même temps que Dieu calcule, il pense et le monde sort de sa pensée. Il est vrai que Leibniz a sans doute été le dernier savant capable d'embrasser en sa seule tête l'ensemble de la connaissance scientifique. Il fut aussi celui qui voulut embrasser en lui-même l'ensemble de la connaissance philosophique. Il crut du reste pouvoir embrasser en une unité l'ensemble de la connaissance spéculative et l'ensemble de la connaissance scientifique, les symboles et les concepts. Il s'est cru autorisé à affirmer qu'il avait réuni le langage des symboles, les algorithmes, et le langage des concepts parce qu'il avait réussi à maîtriser ce en quoi la mathématique et la philosophie peuvent se rencontrer, à savoir l'infini, un infini que la science et la pensée ancienne reconnaissaient, mais sur lequel elles butaient. L'invention du calcul infinitésimal, calcul philosophant, pouvait sans aucun doute fortifier Leibniz dans sa conviction qu'il avait réussi la grande réconciliation du fondement de la connaissance.

Si Platon a pensé avoir lui-même réconcilié le fondement par la mathématique et le fondement par la dialectique, sur quel fait de pensée ou de calcul s'est-il fondé ?

Réponse : Je crois que Platon était tout à fait conscient que les mathématiques de son temps ne permettaient pas cette réconciliation effective. Il était conscient que ni la médecine, ni la politique ne permettaient d'opérer cette unification. C'est particulièrement sensible dans la différence de style entre les deux parties du *Timée*. Il ne faut pas perdre de vue que cette réconciliation est pour Platon un programme, un idéal. Il sait bien que mathématiser des formes et des figures est chose pratiquée avec succès, mais qu'il est beaucoup plus difficile de mathématiser des processus causals, c'est-à-dire des processus historiques. Il dit que pour y arriver il faudrait être un être divin ou un ami de Dieu.

La difficulté du *Timée* tient à ce que Platon constamment avance des conjectures audacieuses, mais en ajoutant aussitôt qu'il ne sait pas si ce qu'il avance se réalisera, un peu comme Husserl parlera de tâches à la fois nécessaires et impossibles. C'est en ce sens que Platon exprime une très forte critique de la raison.

*

* *

Alain Besançon : Depuis toujours, j'ai le sentiment qu'existe une divergence profonde entre le point de vue du philosophe et celui de l'historien. Ce sentiment est ravivé par la relation que vous avez établie entre médecine, politique et espérance chez Platon. Les philosophes pensent qu'il y a une possibilité de guérison de l'espèce humaine et tous ont avancé des procédés, des méthodes, des ascèses pour y parvenir. Les historiens, au contraire, constatent l'échec répété de toute tentative de guérison. Thucydide, leur maître, décrit la chute d'Athènes, la plus grande, la plus savante, la mieux commandée des cités grecques. Ils voient les choses comme elles se sont passées et savent donc que rien ne marche et que toutes les entreprises humaines font faillite. Presque tous les livres d'histoire pourraient porter le titre de l'ouvrage de Gibbon, *Decline and Fall*.

Les philosophes ont donc quelque rapport avec la comédie, qui espère purger les mœurs, et les historiens avec la tragédie.

À propos de la Trinité, je rejoins les propos de Bernard d'Espagnat sur l'Un indéfinissable. Le travail des théologiens chrétiens consiste à toujours rappeler que la Trinité passe l'intelligence et que les explications rationalisantes, comme celles qu'apportait Abélard, tombent soit dans le modalisme soit dans le trithéisme, qui ne sont ni l'un ni l'autre la Trinité.

Réponse : Je ne pense pas que Platon soit optimiste. Il parle explicitement des « maux inguérissables » (*aniata*), expression qui revient dans le *Timée* ainsi que dans *Les Lois*. Toutefois, Platon émet également, sans pour autant faire preuve d'optimisme, l'idée suivante : puisque nous sommes obligés de faire des paris, si nous perdons l'espérance, nous perdons aussi la possibilité de l'usage de la raison. L'espérance apparaît donc comme une vertu nécessaire.

En ce qui concerne la Trinité, les Pères grecs se gardent bien de faire la moindre allusion au *Timée*. Ni Basile de Césarée, ni Grégoire de Nice ne parlent du *Timée*, manifestant sans doute par là une grande prudence théologique. Quant à Abélard, piégé par un étudiant, il eût été plus heureux s'il n'avait rien dit. La question porte sur le sens du mot « *prosopon* » (visage), avec une référence aux trois *prosopa* de Dieu, mais dans l'unité d'une personne. Ce problème se retrouvera aussi chez les nestoriens avec les deux natures divine et humaine du Christ.

*
* *

Xavier Darcos : Le titre de votre communication est assurément justifié car ce qui est dit par Platon sur la hantise du désordre, qu'il soit astrologique, cosmographique, politique, ou anthropologique, reste la question – d'actualité – posée par les sociétés les plus évoluées, en dépit des progrès considérables des sciences exactes et de la volonté toujours réaffirmée d'organiser d'une façon rationnelle la cité des hommes.

Vous n'avez pas fait allusion au mythe de l'Atlantide, peut-être parce qu'il va à l'encontre du relatif optimisme dont vous avez fait état à la fin de votre exposé. Quel éclairage apporte-t-il, à vos yeux, à l'ensemble du texte du *Timée* ?

Réponse : Platon dit dans le *Timée* que chacun porte en lui-même « comme une bête sauvage » (*ôs agrionhremma*). Dans *Les Lois*, il précise que le problème du politique est de savoir comment nourrir et calmer cette bête sauvage afin que la raison puisse jouer son rôle. Il manifeste là cette hantise du désordre que vous évoquez.

En ce qui concerne l'Atlantide, il ne faut pas perdre de vue que Platon est l'inventeur de ce mythe. Pourquoi introduit-il un mythe qu'il invente dans un dialogue où il montre qu'il faut substituer au *mythos*, au récit vraisemblable, une opinion droite et, si possible, la science ? Je n'ai pas de bonne réponse à cette question.

*
* *

Emmanuel Le Roy Ladurie : Premier météorologiste français, le docteur Louis Morin, qui a établi l'initiale série thermométrique de notre pays, allant de 1665

à 1715, inaugurerait toujours son observation, thermométrique en effet, à trois heures du matin, par une prière. Il me semble vous avoir entendu faire une observation sur la prière précédant l'usage de la raison.

Réponse : L'idée de base chez Platon est que notre état ordinaire ne nous donne pas accès à la raison car nous sommes dominés par nos passions. Dans *Les Lois*, il est dit que la divination est un moyen de discipliner socialement, par des institutions collectives, une imagination errante qui, si elle fonctionnait seule, serait capable de délirer sans aucun frein. La prière représente, pour Platon, un changement d'état intellectuel et spirituel, difficile à obtenir et qui ne peut se faire que dans une communauté, et non de façon érémitique.

*
* *

Georges-Henri Soutou : Pluridisciplinarité et primat de la recherche collective, tels sont en termes contemporains des idées dominantes du *Timée*. Or, c'est exactement ce qu'on entend lors de toutes les réunions qui ont lieu sous l'égide du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche. Si l'on met en doute la pluridisciplinarité et la recherche collective, on est aujourd'hui très mal vu. D'autre part, dans toutes les instances, on évalue les travaux en « sciences molles » sur les mêmes critères que ceux des « sciences dures » ; ainsi considère-t-on que le même nombre d'années est nécessaire pour rédiger une thèse en histoire et en physique nucléaire.

Or, il me semble que depuis la fin du XIX^e siècle, on a admis que les différents types de sciences répondent à des paradigmes différents. On sait que l'on peut mathématiser les sciences de la nature pour établir des lois physiques qui répondent aux règles de la science expérimentale, c'est-à-dire qui permettent des expériences reproductibles. Il n'en va bien évidemment pas de même en histoire. Aujourd'hui, le monde de la recherche et de la science, qu'il s'agisse des sciences humaines ou des sciences de la nature, est intellectuellement radicalement différent de celui de Platon. Ne croyez-vous pas que cela relativise l'actualité du *Timée* ?

Réponse : Vous avez raison, l'univers social, politique, scientifique dans lequel nous nous trouvons n'est pas du tout celui de Platon. Mais c'est précisément cette constatation qui rend plus énigmatique encore l'intérêt que continue à susciter le *Timée*.

La diversité des métiers chez Platon et la diversité des disciplines scientifiques aujourd'hui posent les mêmes problèmes d'unification.

En ce qui concerne l'action collective, on trouve un passage des *Lois* où Platon dit qu'il y a parfois des circonstances de crise où le sort de la cité « repose sur un seul homme conduit par la seule raison ». Mais l'efficacité, dit-il, d'une action sociale ou politique importante implique la conjonction des actions individuelles. On trouve donc chez Platon une dialectique de l'homme seul et de l'action collective.

*
* *

André Vacheron : Il est remarquable que, quatre siècles avant Jésus-Christ, Platon ait identifié les deux facteurs de bien des maladies, l'environnement et la disposition malencontreuse – que nous appelons aujourd'hui la génétique. Je suis toutefois étonné d'apprendre que, pour Platon, le facteur environnemental agirait surtout dans la petite enfance alors que nous savons aujourd'hui que ce facteur intervient au contraire tout au long de la vie de l'individu. Comment expliquez-vous cette erreur d'appréciation de Platon ?

Réponse : Je crains de n'avoir pas de réponse claire à vous apporter. Dans la pensée de Platon, il est vraisemblable que les désordres de l'environnement accompagnent l'individu toute la vie. Mais il attribue à l'enfance un rôle plus important, comme si certaines choses étaient très difficiles à rattraper lorsqu'elles ont été manquées dans les premières années de la vie.

*
* *

Jean Baechler : Accepteriez-vous le point de vue suivant : il y a une idée centrale dans le *Timée*, un schème mental qui est celui de l'ordre, *kósmos*. Il existe un ordre de la nature inanimée, un ordre de la nature vivante, un ordre de l'humain, un ordre du politique, un ordre de la physiologie, de la morale, de la raison, etc. Ce que Platon introduit est que tous ces ordres correspondent les uns aux autres et qu'il y a donc UN ordre qui soutient tous ces ordres.

Si l'on admet cette interprétation, il me semble qu'il est possible de comprendre le succès durable du *Timée*. Ce qui est une intuition centrale chez Platon peut aussi être interprété comme une métaphore géniale et peut, par conséquent, être transcrit dans des contextes intellectuels très différents de manière à ce que l'on ait toujours l'impression d'être platonicien du *Timée*, tout en étant d'actualité dans le contexte dans lequel on s'exprime. Il devrait donc être possible aujourd'hui de transcrire, à l'usage d'un monde dominé par la science, les thèmes centraux du *Timée* en reprenant cette idée d'ordre.

Réponse : Vous avez tout à fait raison, avec néanmoins cette réserve qu'il y a toujours chez Platon une face d'ombre marquée par l'idée qu'il n'est pas du tout évident que nous parviendrons à ce vers quoi il convient de tendre. En outre, on trouve l'idée que Dieu a bien sûr fait en sorte que le monde soit ordonné, mais que rien ne prouve que les hommes soient capables de comprendre cet ordre. En d'autres termes, même si le monde est ordonné, il y a une difficulté qui tient à la finitude humaine.

*
* *